

Télérama

MICHA
LESCOT
DANS
RICHARD II

UN ROI
À AVIGNON



M 02773 - 3781 - F: 3,80 €

MERCEDES JUNI 2022
HEBDOMADAIRE FR
BELGIUM 4,40€ CHF 5,90
SPAIN 3,99€ SLOVENIA

N° 3781
DU 2 AU 8 JUILLET 2022



LE DOSSIER

AVIGNON

*Un jour,
le comédien
Micha Lescot
confie à
Christophe
Rauck son rêve
d'incarner
Richard II.
Le metteur
en scène le prend
au mot et monte
la fresque
de Shakespeare
sur le roi déchu,
qui sera
présentée au
festival.*

**LE
ROYAUME
DES
MÉTAMORPHOSES**

Répétition
de *Richard II*
au Théâtre
Nanterre-Amandiers
(Hauts-de-Seine)
le 15 juin.



Par Emmanuelle Bouchez
Photos Olivier Metzger pour Télérama

Les Lilas, 12 mai. La salle de répétition toute noire ne laisse rien filtrer du temps estival qui colore cette ville de banlieue parisienne. Sous la verrière obstruée ne coule qu'une lumière blanche, basique. Des «leurres» ont été installés pour évoquer l'espace scénique: deux rangées de gradins en face-à-face, «à l'image du plan de la Chambre des communes de Londres», explique le metteur en scène Christophe Rauck devant les quatre petites affiches collées au mur, qui donnent une idée du décor: au quatrième acte, là aura lieu la déposition de Richard II telle que décrite par Shakespeare en 1595, deux cents ans environ après les faits. Focalisée sur la chute d'un roi dans un monde où les adversaires croissent sur fond d'héritage spolié et de dynastie à refonder, la pièce irradie une saveur politique singulière. À la fin, Richard aspire lui-même à fondre comme «un roi de neige dérisoire», lui qui régna pourtant en tyran dépensier.

L'ex-directeur du Théâtre du Nord, centre dramatique national de Lille, désormais à la tête de Nanterre-Amandiers, le confie sans détour: il n'aurait jamais osé *Richard II* si le comédien Micha Lescot – qui s'est forgé auprès des plus grands, de Roger Planchon (1931-2009) à Luc Bondy (1948-2015), et avec lequel il avait déjà travaillé sur une œuvre contemporaine – ne lui avait avoué qu'il rêvait du rôle. Formé au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, Rauck ne s'autorisait pas à y songer au regard de la mise en scène de son ancienne mentor, en 1981. Nanterre lui en donne l'élan. Et l'invitation d'Avignon a pimenté l'aventure. Car la pièce était à l'affiche du premier festival, en 1947, avec Jean Vilar dans le rôle-titre. En plein air. Christophe Rauck tient, a contrario, à créer en salle, dans ce sobre décor de Parlement signé Alain Lagarde, un écrin de paroles politiques où s'aligneront des sièges noirs. «Aujourd'hui, on pardonne mal à nos élus un langage qui n'est pas à la hauteur de leur »

LE DOSSIER SPÉCIAL FESTIVAL D'AVIGNON

» fonction. Dans Richard II, les mots ont de la valeur. Quand le roi choisit de redevenir un homme comme les autres, il active lui-même, par son discours, le processus de déposition.»

Épaisse chevelure poivre et sel, Micha Lescot, tout de blanc vêtu pour les répétitions («le roi de neige...»), appréhende son personnage situation après situation, en se souvenant du conseil de Planchon : «Ne pas se dire d'emblée "je suis le Richard II de Shakespeare", afin de ne pas être tétanisé. À force de fouiller le texte en toute liberté, Christophe me donne confiance.» Dès le début des répétitions, partition déjà sue par cœur, toute la troupe est debout pour déplier *in vivo* les enjeux de la pièce. Au bout de deux semaines et demie, les cinq actes ont été déjà vus deux fois dans la continuité chronologique. Et ce jeudi-là, justement, on reprend acte I, scène 1. Richard II face à Jean de Gand, cacique du royaume et frère du Prince noir, propre père du roi. Un début abrupt puisque le complot y pointe son nez.

Aucune didascalie ne dit où a lieu l'entretien. Bureau du vieux Gand? Cabinet royal? Il s'agit d'explicitier leur relation, insiste Rauck : «Pas d'intimité entre eux mais de l'intérêt.» En effet, le duc de Gand doit défendre son fils Bolingbroke (le futur Henry IV), partie prenante de la querelle puisqu'il accuse le duc de Norfolk, son pire ennemi, de prise illégale d'intérêts et d'assassinat. En baskets blanches, Rauck se glisse avec souplesse dans le cercle des acteurs. Et chuchote. À Micha : «"Vieux Gand" sont les premiers mots que Richard prononce. Il faut marquer la pause : toute la lignée des Lancastre suit derrière. Et ne pas regarder Gand, car l'autorité, c'est le roi.» À Thierry Bosc alias Gand, 77 ans, magnifique doyen de la troupe et rompu à la langue de Shakespeare : «Mieux vaut se tenir à distance, pour ne pas perdre la puissance de ta famille.»

Lescot, lui, se réfère, amusé, à l'Al Pacino du *Parrain*, le film de Francis Ford Coppola, qui écoute les plaintes de ses sbires en fumant avec nonchalance. «L'enjeu stratégique n'est pas de savoir qui me trahit, mais d'éviter la guerre entre ces deux clans.» Quelques essais se font avec une cigarette, avec laquelle il jongle, facétieux, pendant les pauses... Après deux heures d'épluchage, ils ont trouvé la clé de la scène. Ils y reviendront l'après-midi. Tous apprécient ce temps long : douze semaines de répétitions au lieu des huit habituelles. De quoi accorder une distribution composée comme un orchestre. «Christophe aime les acteurs avec des voix», commente Louis Albertosi, jeune comédien sorti de l'école du centre dramatique de Lille, autrefois dirigée par Rauck, et aujourd'hui distribué dans plusieurs rôles de féodaux. Éric Challier, colosse à la voix profonde, est Henry Bolingbroke, l'aigle vengeur fondant sur le roi. Guillaume Lévêque, une réplique à sa hauteur pour incarner le duc de Norfolk. Richard/Lescot plane quant à lui dans une autre sphère encore. «Il a une voix magnifique, admire le metteur en scène, d'une présence à la fois féminine et masculine. La grâce.»

Du coffre, il en faut pour Shakespeare. «Une langue très poétique, mais un défi pour l'articulation», affirme Lescot. Dans les trois scènes courtes et condensées «comme des pistes noires» où elle joue la reine, Cécile Garcia Fogel, comédienne pourtant habituée au vers racinien, avoue qu'elle

À VOIR

Richard II, de William Shakespeare, mise en scène Christophe Rauck. Du 20 au 26 juillet, gymnase Aubanel, Festival d'Avignon; puis en septembre à Nanterre-Amandiers (92).

Le metteur en scène Christophe Rauck (à gauche) à propos de Micha Lescot (Richard II) : «Il a une voix magnifique, d'une présence à la fois féminine et masculine. La grâce.»

a peu de temps pour «[s]e chauffer avant d'attaquer des phrases monumentales». Éric Challier – acteur shakespearien à souhait ayant participé à la saga *Henry VI* montée par Thomas Jolly à Avignon, en 2014 – pointe aussi la traduction de Jean-Michel Déprats, «belle mais un peu âpre car elle colle à la versification : sa syntaxe doit être apprivoisée».

9 juin, Nanterre-Amandiers enfin ! À côté de la fosse impressionnante qui accueillera le théâtre repensé par l'agence norvégienne Snøhetta, les trois hangars des ateliers de décor abritent la salle éphémère du centre dramatique. Un retour à la maison pour le metteur en scène, au mitan des douze semaines de répétitions ; et un soulagement pour les onze acteurs et actrices qui piaffaient d'impatience aux Lilas. Ici, ils disent respirer. Sur le plancher noir calé à la taille du gymnase Aubanel qui les accueillera au festival, et sous des leds découpant la lumière selon la plus fine géométrie, leurs recherches sont mises à l'épreuve du vrai décor. Les costumes – neuf complets trois pièces pour les acteurs et deux robes pour les deux uniques comédiennes –, au chic «british tweed» subtilement relooké par Coralie Sanvoisin, sont arrivés. Le texte coule. Maintenant, ils doivent penser spectacle.

Étienne Guiol, vidéaste et graphiste, explique à la troupe son besoin de «matière» : des silhouettes avec lesquelles il démultipliera des courtisans. Tous se prêtent aux déambulations, tels des fantômes attendant d'être convoqués sur scène. La vidéo ouvre un autre espace-temps. Comme ce gros plan de Richard II, allongé sur le sol de la prison au cinquième acte. Rauck attendait avec impatience cet «effet de loupe» sur ce monologue du roi, aboutissement de tous les autres au fil desquels son état spirituel a sans cesse changé. À l'image, les yeux gris devenus absents, la voix sourde et le



long corps si plastique soudain recroquevillé font de cette ultime tirade de Lescot/Richard, au seuil du dépouillement, une émouvante épiphanie. Mais attention, prévient Rauck : «*Shakespeare est si dense qu'il ne faut pas en rajouter. L'idée n'est pas de faire du cinéma, mais d'apporter de l'étrangeté.*»

Scène 1 de l'acte II. Travelling difficile enchaînant la visite de Richard à son oncle Gand mourant, la saisie par le roi de l'héritage de ce dernier, et donc la spoliation de Bolingbroke, la décision de mener la guerre en Irlande et, enfin, l'entente de trois futurs conspirateurs. Faut-il créer des charnières factives ? Essais avec attroupements proches ou lointains de courtisans selon les cas. Christophe Rauck redoute «*l'effet chœur*» quand l'action vibre au fil de confrontations à deux, comme celle de Richard et de Gand dans un fauteuil roulant. Il cherche le tranchant, compte maintenant sur la lumière pour rythmer l'espace et affirmer une «*radicalité*». Son obsession. «*Dans les mises en scène de Christophe, la lumière a toujours plus à voir avec la précision du dessin qu'avec l'éclairage*», explique Lucas Samain, jeune dramaturge formé lui aussi dans son ancienne école du Théâtre du Nord, et avec lequel il partage une cinquième expérience.

À mi-parcours, pas d'inquiétude, le travail avance. Mais le risque serait de trop déconstruire... «*Avec des acteurs comme Micha qui n'ont aucune inhibition et reviennent dès le lendemain avec une autre idée, on peut toujours tout changer, poursuit le dramaturge. Car même s'il fait parfois passer ses nouvelles propositions pour des blagues, il touche souvent juste.*» Comme ce coup de pied dans le vide, sans doute, avec l'air d'envoyer aux pelotes l'âme du vieux Gand qui vient de mourir : geste d'une nonchalance très contemporaine qui dit pourtant tout de l'arrogance de Richard avant sa chute ●



LA VALSE DES ÉTIQUETTES

Il fait danser les chanteurs et chanter les danseurs. Classique, voguing, beatbox : le performeur François Chaignaud ne cesse de faire tomber les barrières.

Pour cette fois, François Chaignaud a vu grand. Car le performeur-danseur-chanteur de 38 ans, jusqu'ici plus souvent habitué aux duos, a convoqué treize interprètes pour son nouveau spectacle, *Tumulus*, créé sur la Scène nationale d'Annecy avant d'être joué à Avignon. Un pari fou : avec la complicité de Geoffroy Jourdain, chef de chœur et d'orchestre et fondateur de l'ensemble Les Cris de Paris, il fait vivre en fine symbiose corps et voix sur scène, mêlant un répertoire polyphonique du XIV^e au XVI^e siècle à une danse empruntant autant à la tradition qu'à l'énergie la plus actuelle. Pour une fois absent de la scène, le performeur s'affirme ici comme metteur en scène, chef de troupe et chorégraphe. «*Émouvant*», commente-t-il avec une pudeur laconique, en ajoutant que le projet fut pensé à quatre mains : «*Ni Geoffroy ni moi ne voulions que les chanteurs se contentent d'offrir une bande-son au spectacle.*» Au terme de trois ans de travail commencé avant la pandémie, cette mêlée de chanteurs ayant gagné leurs corps, et de danseurs ayant su défricher leur voix, offre un superbe rituel autour d'une réplique de *tumulus*, cet amas artificiel de terre ou de pierre jadis élevé au-dessus d'une tombe. «*Le troc artistique a eu lieu*», résume-t-il, heureux.

À la Scène nationale d'Annecy, en ce mois de mai, le théâtre entier bruisse de la bienveillance que la troupe s'accorde. Antoine Roux-Briffaud, danseur depuis quinze ans, dont c'est la première collaboration avec Chaignaud insiste : «*Même dans les moments de stress, à l'inverse de bien d'autres, François fait attention à nous et nous écoute. Il peut paraître impressionnant de précision, mais n'impose jamais rien.*» L'artiste démiurge et tout-puissant ? Très peu pour lui.

Les cheveux moussieux, d'un blond vénitien, noués sur la tête et Mirum, son petit lévrier, à ses pieds, François Chaignaud arbore un calme de yogi. Fondateur l'an dernier de la structure de production Mandorle, il creuse une voie

nouvelle, imprégnée de patience, après une entrée en scène fracassante et une carrière qui s'est accélérée. «*S'ils ne sont pas audacieux à 25 ans, les artistes ne le seront plus jamais*», com- >>>

À VOIR

Tumulus, du 20 au 26 juillet, La FabricA. En tournée à partir de septembre. **LIRE** la critique page 66.

À ÉCOUTER

Romances inciertos, par Nino Laisné et François Chaignaud, 1 CD Alborada Éditions, 2022.

À VOIR

Festival d'Avignon, du 7 au 26 juillet, festival-avignon.com

Par Emmanuelle Bouchez
Photo Smith